



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



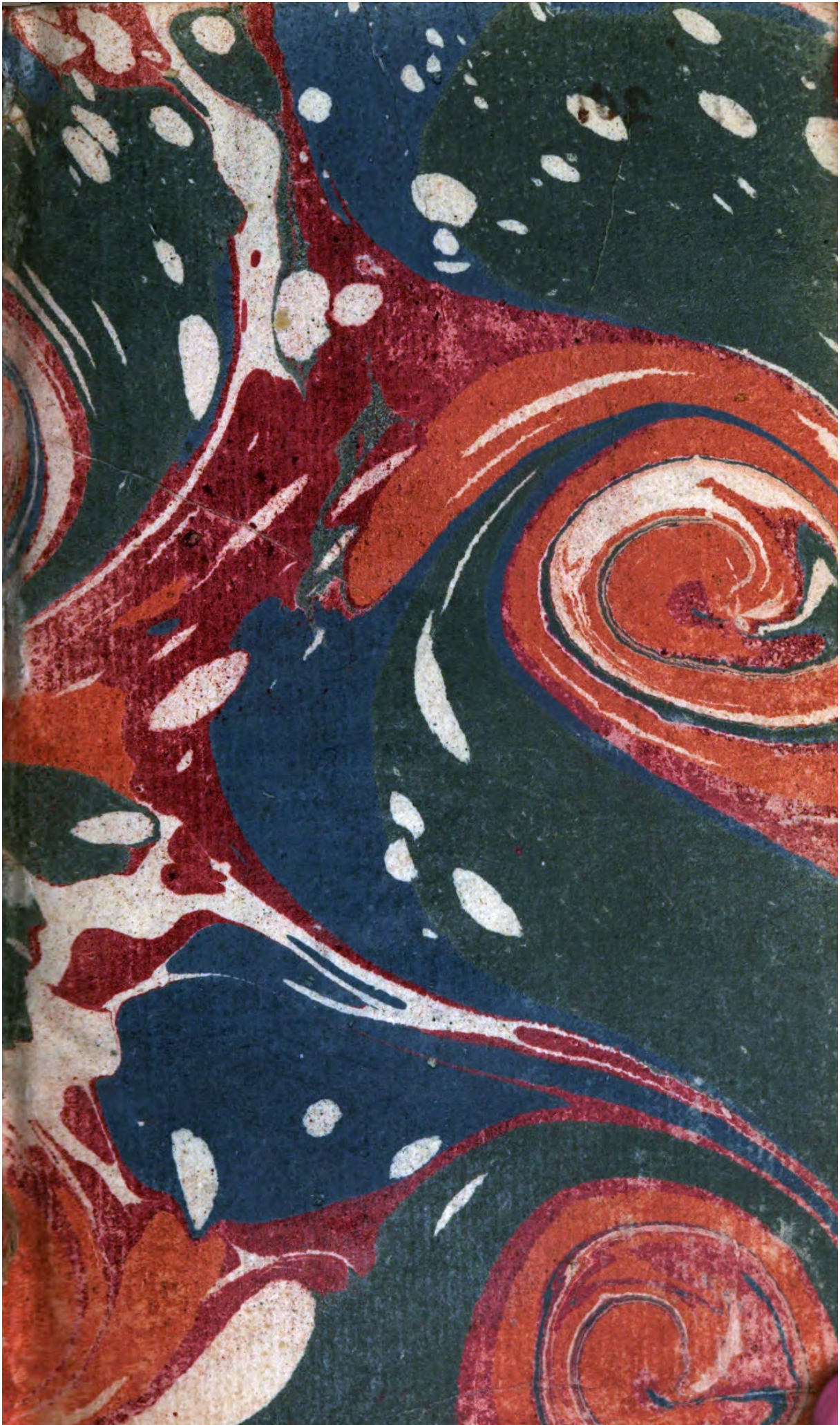
OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II B. 1475







N<sup>o</sup> 201

o

70

500<sup>+</sup>  
P12



I C.

Mine 5-4-41.

C.C.

*LA*  
**SYMPATHIE,**  
*HISTOIRE MORALE.*

PAR M. MERCIER.

---

*Virtus virtuti placet.*  
Sen.

---

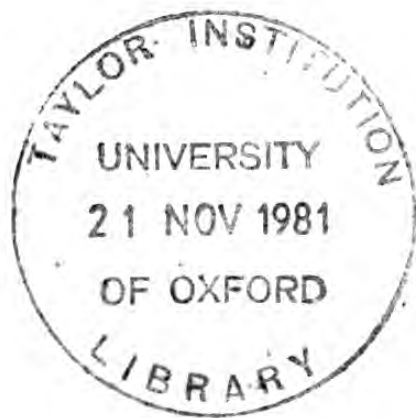


A AMSTERDAM,  
Chez ZACHARIE, Imprimeur  
& Libraire.

---

M. DCC. LXVII.







# É P I T R E

## DÉDICATOIRE

A MADemoiselle B\*\*\*

*M*ADemoiselle;

*J'ai l'honneur de vous offrir  
ce petit Ouvrage qui a eu le  
bonheur de vous plaire. Il*

A ij



6      É P I T R E.

*peint quelques traits de vertus ,  
& je me suis plu à les tracer.  
Loin de nous ces tristes systé-  
mes qui dégradent la nature  
humaine , qui appellent hypo-  
crisie ce sentiment généreux  
qui nous porte vers nos sem-  
blables , l'Amitié une tromperie ,  
l'Amour de l'ordre un menson-  
ge. J'ai vu fréquemment , & sur-  
tout près de vous , que la bien-  
faisance & la générosité sont  
des sentimens naturels qui existi-  
ent dans toute leur pureté ,*

É P I T R E. 7

*que l'Amitié , la Compassion ,  
la Reconnoissance , la Fran-  
chise ne sont pas des chimères ,  
comme ces subtilités Philoso-  
phiques , qui , à force d'analyser  
les vertus dans le creuset , les  
réduisent toutes en fumée. Je  
sais que la satire de la Na-  
ture Humaine est beaucoup plus  
piquante que son éloge ; mais  
est-elle vraie ? Quel cœur  
monstrueux n'a jamais senti  
cette SYMPATHIE tendre qui le  
lie aux autres êtres ; qui n'a*

8      É P I T R E.

*pas connu la douceur de faire  
le bien ? Quoi ! la bonté seroit  
étrangère à l'homme. Insidieux,  
Moraliste, tu lui fais un injuste  
outrage ; tu as tout vu dans  
l'amour-propre & rien dans  
cette impression vive du senti-  
ment qui l'entraîne & le mai-  
trise. Je te plains, & quand tu  
pourrois avoir raison, je ne  
veux point voir par tes yeux.  
Il faut être bien malheureux,  
ou bien dépravé pour juger  
l'espèce entière sur quelques*

## É P I T R E. 7

*méchans qui en sont l'opprobre.*

*Telles sont mes pensées ;  
MADemoiselle , que je m'ap-  
plaudis de voir conformes aux  
votres. Si je voulois combattre  
d'impitoyables raisonneurs ;  
les exemples de vertus ne me  
manqueroient pas ; mais qu'ils  
calomnient le cœur de l'hom-  
me , ils ne trouveront point  
grace devant votre raison juste  
& éclairée. Puissent mes au-  
tres écrits vous être aussi*

10      É P I T R E.

*agréables que celui-ci ; ce sera  
la preuve la plus certaine qu'ils  
porteront l'empreinte du senti-  
ment & de la vertu.*

*J'ai l'honneur d'être,*

**M A D E M O I S E L L E ,**

—  
Votre très-humble & très-  
obéissant Serviteur \*\*\*





*L A*

# SYMPATHIE,

*HISTOIRE MORALE.*

---

**I**L ne faut qu'un instant pour unir deux belles ames. Elles se reconnoissent au premier coup d'œil, & c'est cette vue rapide & juste qui établit & confirme ces rapports secrets que nous nommons Sympathie ; je ne saurois douter qu'il n'y ait des cœurs formés les

uns pour les autres , & qui n'aï-  
meroient jamais rien , s'ils n'é-  
toient assez heureux pour se ren-  
contrer. Il existe une liaison  
intime entre ceux qui ont le  
même goût pour la vertu , il  
n'est pas besoin de recourir à  
des qualités occultes. Les scélé-  
rats s'atroupent d'eux - mêmes  
dans le fond des cavernes , ils  
ne rougissent point de dévoiler  
mutuellement leurs cœurs hor-  
ribles. Ne nous étonnons plus si  
les ames honnêtes se devinent  
& volent l'une au - devant de  
l'autre , si une force inconnue  
les porte à s'aimer ; c'est une de  
ces vérités de sentiment qu'il ne  
faut ni prouver , ni discuter ; &  
qui les raisonneroit ne seroit  
point digne de les sentir.

Charidème est né dans l'infortune , & connoît aujourd'hui le bonheur ; il l'a mérité , aussi s'estime-t-il heureux. Inébranlable & ferme au sein de l'adversité , il a su soutenir une meilleure fortune , & ce passage rapide n'a point changé son cœur. Il est toujours le même ; simple , bon , confiant , compatissant envers les malheureux ; Charidème se souvient qu'il l'a été. Sa raison est droite , mais elle s'est encore fortifiée dans la société d'un digne ami. Un ami ! sans doute qui le possède n'a plus rien à désirer. La belle ame de Charidème est peinte sur sa physionomie , elle respire la douceur , cette vertu qui caractérise

l'homme qui a la vraie grandeur d'ame. Chaque jour son épouse rend graces au Ciel du nœud cher & fortuné qui l'unit au plus digne des époux. Ce que le vulgaire nomme hazard est pour elle la direction particuliere de la Providence , qui a daigné veiller sur son bonheur. Voici comme le Ciel voulut éprouver Charidème avant que de le récompenser.

A peine âgé de deux ans , Charidème perdit sa mere. C'est assurément la plus grande des pertes. On ne la sent vivement que dans un âge plus avancé. Le cœur même d'un bon pere ne remplace jamais le cœur d'une mere. La Nature a épuisé toute sa

richesse, toute sa sensibilité en formant ce dernier, elle ne pouvoit créer rien de plus tendre, de plus sublime & de plus auguste. Cette mort funeste fut la source de tous ses malheurs. Son pere homme foible, & qui avoit un de ces caractères qu'une femme artificieuse tourne à son gré, ne tarda guères à se remarier. Malheureusement a donné à la passion violente qu'il avoit conçue pour cette nouvelle épouse, soumis à tous ses caprices, il oublia presque son fils. De nouveaux enfans partagerent toute sa tendresse, parce qu'il étoit aveuglement idolâtre de leur mere. Charidème en sortant des ténèbres de l'enfance, & en ouvrant les yeux,



se vit rebuté. Odieux à sa marâtre , il fut jugé coupable . On l'éloigna de la maison paternelle ; on le remit entre les mains de ces hommes mercenaires qui vendent l'éducation , & qui ont ordinairement la dureté & l'insuffisance communes à cette espece de petits tyrans. Son cœur sensible & qui ne demandoit qu'à aimer chercha vainement un cœur qui lui fut ouvert. Il ne rencontra que des âmes dures. L'indifférence d'un pere , la haine d'une marâtre , les rigueurs capricieuses de tristes pédans ; voilà les coups qui vinrent le frapper ; ils affaïsserent le ressort de son âme naturellement haute quoique douce. Cette extrême sensibilité

sibilité se tourna en une profonde  
 mélancolie. Proscrit, abandonné,  
 il ne connut ni cette joie naïve le  
 charme du bel âge, ni ces tendres  
 caresses de la nature, qu'on ne sent  
 peut-être pas alors, mais dont le  
 souvenir délicieux nous suit dans  
 un âge plus avancé, & nous lie  
 d'un nœud plus fort à nos parens.  
 Charidème présagea l'infortune  
 qui devoit accompagner sa vie.  
 Un pere indifférent ! cela lui  
 paroissoit inconcevable. Il gémissoit,  
 & dévorant sa douleur en  
 silence, il parut stupide, tandis  
 que c'étoit l'effort d'une grande  
 ame qui vouloit se dompter elle-  
 même. On le crut même d'un  
 esprit borné, mais le malheur  
 formoit ce jeune homme, &

quelle foule de sentimens ce maître terrible & sublime ne fait-il pas naître dans le sein d'un infortuné. Cependant son ame accablée en contracta un certain pli lugubre que depuis , elle n'a jamais su perdre.

On poussa la cruauté jusqu'à lui faire interrompre le cours de ses études , c'étoit lui en faire perdre tout le fruit. L'avarice eut autant de part à cet arrangement que le mépris. On ne vouloit plus lui apprendre qu'à fléchir devant ses autres freres , à obéir aveuglement à toutes les loix d'une femme altière qui sembloit ne le garder sous ses yeux que pour donner de nouveaux alimens à sa haine. Tantôt elle le peignoit

Sous des couleurs odieuses , empoisonnant ses actions les plus innocentes , tantôt elle lui dressoit des pièges où il tomboit sans être plus coupable. Enfin , elle fit tant de faux rapports à son pere , que celui-ci qui ne se donnoit pas la peine d'examiner son fils de ses propres yeux , le crut sur la parole de sa femme un cœur bas & même dangereux. On finit par l'abandonner à la société des domestiques qui eux-mêmes étoient émus de pitié sur son sort. Une certaine noblesse d'ame naturelle le préserva du malheur de contracter leurs mœurs grossières. On avoit accoutumé ses freres à le traiter avec dédain , & ils s'en acquittoient avec tout l'orgueil

d'enfans que la cruauté a formés  
au vice.

Charidème sentit tout le fardeau de l'humiliation , & son cœur acheva de se développer sous les traits de l'injustice. Les chagrins que l'on éprouve dans la maison paternelle sont les plus horribles de tous : qu'il est affreux de rencontrer la guerre dans le sanctuaire où doit résider la paix ! qu'un cœur naissant & qui s'ouvre aux doux attrait du sentiment, gémit de voir un pere lui fermer ses entrailles ! que les coups qui partent d'une main chere sont sensibles ! Charidème en fit la cruelle expérience. Son courage se trouva épuisé , il résolut de quitter le lieu de sa naissance , mais



que faire avec une éducation imparfaite, une ame haute, dépourvu qu'il étoit, du moindre secours ? Il lisoit un avenir des plus rigoureux, après cette démarche imprudente ; n'importe, la vie la plus dure, la plus laborieuse, pourvu qu'elle fut sans tache, lui parut préférable. Il justifia son pere dans le fond de son cœur. Il est bon, mais il est aveuglé, disoit-il. Non, il ne me connoît point. S'il savoit combien je l'aime ! . . . . il ne le fait point. Ah ! que ne m'est-il permis d'épancher mon cœur à ses pieds ; avec quel transport j'embrasserois ses genoux, avec quelle vérité je lui dirois . . . . Mais il me dédaigne, & ma douleur doit

être muette. C'est mon premier devoir. Irois-je l'éclairer sur une femme injuste qui m'a ravi son cœur. Irois-je déchirer le voile... Non, je dois respecter jusqu'à son erreur, & plutôt mourir que de faire rougir son front vénérable.

Il en couta beaucoup au jeune Charidème pour oser parler à son pere. Les demandes respectueuses que l'on fait alors, quelque ménagées qu'elles soient, peuvent passer pour de justes reproches, & un pere sent trop alors qu'il étoit de son devoir de les prévenir. Charidème, du ton le plus soumis & le plus modéré, lui fit entrevoir & sans aigreur, que ses beaux jours s'écouloient dans

l'inaction , & que faute de quelques secours , il perdoit le tems de la vie le plus précieux & le plus irréparable. Son pere fût étonné de ce langage , il se rappella qu'effectivement il avoit un fils. La commiseration , foible , triste & dernière vertu d'un pere alloit lui parler , peut-être qu'elle l'auroit conduit à réparer une négligence aussi criminelle , mais sa femme qui avoit sur son esprit un ascendant invincible , endormit d'abord ses bonnes résolutions , & ne tarda point à les étouffer. Elle songea au plutôt à éloigner Charidème , de peur que sa présence ne vint réveiller dans le cœur de son pere quelque dangereux mouvement de pitié.



On lui déclara bientôt que tout bien vu , bien examiné par d'honnêtes Officiers de Justice , son bien étoit nul , absolument nul , que par conséquent il n'avoit rien à demander , rien à prétendre , & qu'il eût à prendre son parti au plus vite. Charidème pouvoit réclamer justement devant les Tribunaux ; mais quel horrible droit que celui qui traîne un pere devant la main armée de la Justice , dont l'aspect seul condamne un fils dénaturé ! quel monstre ose chercher un autre Juge qu'un pere ! Eh ! ne vaut-il pas mieux se soumettre à une cruelle sévérité que de faire un tel outrage à l'auteur de ses jours ? Soyons malheureux , puis-  
que

( 25 )

que je suis né pour l'infortune ;  
disoit Charidème ; mais ne nous  
rendons point coupable : que le  
Ciel me preserve du crime de  
la révolte & de celui de la haine.  
Il est tems de partir. Si le mal-  
heur doit être le partage de ma  
vie , que le lâche désespoir ne  
la rende point oisive ou inutile.  
Il est plusieurs chemins ouverts  
à la gloire ; tentons le plus noble  
de tous ; portons les armes pour la  
Patrie. Le nom de soldat pourroit-  
il me faire rougir ? Je ne fais s'il  
en est un plus beau. Je le sens ,  
il n'est que deux états pour un  
cœur tel que le mien , ou cul-  
tiver l'héritage de mes ancêtres ,  
ou verser mon sang pour mon  
Roi. Tout autre état est plus ou

C



moins mercenaire & par conséquent vil. Le Guerrier ne vend point sa vie, puisque rien ne peut la payer, si ce n'est la gloire. Il reçoit sa subsistance des mains du Monarque, & il ne vit que pour le servir. Irois-je ramper, obéir aux caprices du riche insolent, m'humilier dans des travaux obscurs, intéressés, trop souvent funestes à la Patrie, tandis que je peux marcher sous ses drapeaux contre ses ennemis. Irois-je mendier de la protection & faire le premier essai d'une servitude. . . . Ce mot seul fait rougir mon front. Oui, je serai soldat ; & ma famille qui, aujourd'hui me dédaigne, sera forcée de respecter mon choix. Un

jour , peut-être , je lui ferai honneur ; la carrière où j'entre est rapide , je m'y veux distinguer ; alors on la verra s'empresse à m'avouer. Telles étoient les réflexions de ce jeune homme , âgé de dix - huit ans. Son ame forte & courageuse se promettoit de vaincre un sort contraire. Il obtint avant tout l'agrément de son pere. Sa marâtre étoit au comble de sa joie. Elle espéroit que les fureurs de la guerre trancheroient des jours qui pouvoient nuire à l'immense fortune qu'elle vouloit faire passer sur la tête de ses indignes fils.

Charidème fit les apprêts de son voyage avec fermeté ; mais lorsque l'instant de ses adieux

fût arrivé , il éprouva un serrement de cœur inexprimable. Sa tendresse pour un pere qu'il alloit quitter lui fit verser bien des pleurs. Il l'aimoit, autant par sentiment que par devoir. Il ne désespéroit point de son cœur. Il attendoit tout du tems qui détruit la folle ivresse des passions & sert à raffermir les droits sacrés de la Nature. Il ne balançoit point à se présenter à ses genoux ; il lui demanda sa bénédiction , & il la reçut comme la plus grande faveur du Ciel. Alors il se sentit plus fort dans sa vertu. O Dieu , s'écria-t-il du fond du cœur , retranche de mes jours , ajoute à ceux de mon pere , fais que je le revoie sans

(29)

que la main de la douleur se  
soit appesantie sur lui. Menage-  
moi le bonheur de pouvoir lui  
rendre les soins les plus ten-  
dres ; qu'il sache combien je  
l'aime & je mourrai content !

Il part , il tourne vingt fois  
les yeux vers cette maison , où  
il a tant éprouvé de chagrins ,  
mais où il laisse ce qu'il a de  
plus cher au monde. Jamais le  
doux ciel de la Patrie ne lui  
parut si beau qu'au moment où  
il fallut l'abandonner. Il reporte  
encore la vue sur le toit sous lequel  
il a pris naissance. Il s'arrête ; l'œil  
fixe & mouillé de pleurs ; le  
cœur puissamment ému ; ô ! c'est  
donc là qu'à la place de ma  
mere , regne une femme étran-

Ciiij

gere ! Elle a persécuté mon enfance ! C'est peu . . . . Que le Ciel lui pardonne les maux qu'elle m'a fait souffrir ! Mais , Dieu , elle m'a enlevé le cœur de mon pere ! . . . Là , j'aurois dû goûter les délices du sentiment , les plaisirs purs de la Nature ; là , j'ai bû le calice amer des douleurs. O mon pere ! Quoi ! ton fils ne t'est point connu ? On t'a séduit . . . . Adieu , mon cher pays , j'emporte avec moi ton image ; ton image à la fois , chere & douloureuse ; que le sort me promene en divers climats , jamais je ne t'oublierai ; je reviendrai visiter ces arbres antiques , témoins de mes soupirs ou plutôt la mort que je

vais affronter tranchera mes tristes jours.

Charidème n'avoit pas un ami qui put le distraire de ces idées affligeantes ; ce n'étoit pas qu'il fut indigne d'en avoir , mais ayant toujours été humilié , il avoit caché soigneusement les playes de son ame ; la gloire de son pere y étoit intéressée , & sa profonde mélancolie l'éloignoit d'une jeunesse turbulente qui ne se lie que par l'amour des vains plaisirs. D'ailleurs , un cœur vraiment sensible n'accorde pas indistinctement le titre d'ami , il faut qu'il rencontre l'ame , qui , au premier coup d'œil enchaîne toute sa confiance.



Ce vertueux jeune homme marchoit les yeux fixés en terre, rêvant profondément, se faisant un plan de vie & de conduite conforme aux principes de l'honneur. Le pere de l'Etat alloit devenir particulièrement le sien; il alloit tout devoir à sa main bienfaisante; ces idées l'occupoient, & il s'échauffoit des nobles flammes du Patriotisme; à la seconde journée, il passoit par un petit bois, toujours pensif, la démarche égale & lente, la vue baissée; un Militaire assis au pied d'un arbre, où il méditoit, un livre à la main, jetta les yeux sur lui; il fut frappé de cette douleur & de cette noblesse empreintes sur

le front d'un jeune homme ; il le considéra quelque tems avec une espece d'intérêt ; leurs yeux se rencontrèrent , & l'Officier fut ému jusqu'au fond de l'ame. Il se leva précipitamment. Vous excuserez, Monsieur ? Que cherchez-vous dans ce bois écarté. Le chemin le plus court pour arriver à la ville prochaine. — Vous vous êtes égaré , souffrez que je vous remette dans la route. Le jeune homme s'oppose à cette démarche ; l'Officier insiste. Charidème voit avec attendrissement , avec plaisir & même sans surprise cet Officier revêtu de la Croix , lui parler avec un air de bonté & d'intérêt. Son ton affectueux , ce

ton qu'on n'imite point touche son cœur. Il se laisse guider sans vains complimens. Je ne m'attendois pas , dit l'Officier , à un tour de promenade aussi agréable. Je vis feul , je ne redoute point la solitude ; mais cependant je voudrois prolonger le chemin. Tout en vous, Monsieur, m'intéresse & m'étonne ; vous êtes jeune , & permettez moi de vous le dire , toutes les vertus ne rachètent point l'expérience ; pourrois-je vous demander quel motif vous conduit. — Je vais servir mon Roi. — Le dessein est digne de vous. J'ai eu l'honneur de le servir pendant vingt-sept ans. J'ai regret de ne pouvoir plus le faire. — Monsieur, j'aurois

fait de grand cœur entre vos mains l'auguste serment de fidélité. — Je l'aurois accepté avec joie. Le Roi ne peut avoir, je crois, un plus brave soldat que vous ; mais puisque vous m'auriez accordé toute votre confiance ; achevez un plaisir qui me fera cher. Le jour est prêt à tomber, la nuit vous surprendroit avant votre arrivée ; êtes vous si pressé ? Vous voyez d'ici ce petit château, tel est mon réduit philosophique, daignez vous y reposer ; les Guerriers ne sont ils pas frères ? Monsieur, je ne mérite pas encore ce nom. — Vous en êtes digne, vous en avez le courage, les mœurs simples & la noble franchise ; vous entrez dans une

carrière brillante ; mais où , j'os-  
ferai vous le dire , vous aurez  
besoin de conseils. Les miens ,  
fruits tardifs de l'âge , ne vous  
feront peut-être pas inutiles. Ce  
n'est point une erreur de jeu-  
nesse qui vous porte à embras-  
ser le parti des armes , je le vois ;  
vous y êtes conduit par une sage  
fermeté dans l'infortune. Je  
crois deviner une partie de vos  
malheurs. Ils me touchent , puis-  
je , sans indiscretion , vous de-  
mander qui vous êtes ? Charis-  
dème , qui auprès de cet hom-  
me généreux sentoit son cœur  
voler mille fois sur ses levres  
lui nomma sa famille. Mondor ,  
( c'est le nom de l'Officier )  
avoit connu son pere , & les

malheurs du fils avoient retenti jusqu'au fond de sa retraite. Quoi ! c'est vous , Monsieur , dont le long courage a supporté tant de coups affreux ? Vous êtes bien fait pour courir la carrière des Héros. J'ai été attendri sur votre sort avant que de vous connoître ; je me suis occupé plus d'une fois de l'image de vos maux. Achevez , toutes vos paroles se gravent dans mon cœur. Avec le tems vous me connoîtrez mieux. Que dis-je , certains cœurs ont-ils besoin d'épreuve ; épanchez votre ame dans l'ame d'un ami. — D'un ami ! — Oui , Monsieur , d'un ami. Votre tressaillement à ce mot me plaît , il me fait voir que



vous connoissez tout ce que renferme ce mot sacré & même tout ce qu'il exige. — Je sens tout ce qu'il exprime, mon cœur est né pour l'amitié; il a cherché avidement un ami se flatterait-il de l'avoir trouvé. Oui, jeune homme, lui répondit l'Officier en lui tendant la main avec une noblesse & un sentiment que la plume ne peut rendre. Oui, tu me fais sentir mon cœur, ce cœur flétri par tant de cicatrices se rouvre au son de ta voix. Ta jeunesse ne m'allarme point; je veux te servir de père, & mon cœur flétri doit se rajeunir dans le tien. Si ton âge est plus riche en sensibilité, le mien connoît peut-être mieux

la tendresse. Mon ami , je le devine sur ton front , oui , tu feras le charme de mes derniers jours ; une voix secrète qui ne m'a jamais trompé me l'assure : il s'arrêta & vit les yeux du jeune homme mouillés de larmes. Charidème étoit moins étonné qu'ému ; l'amitié lui paroissoit un sentiment que tout homme portoit au fond de son ame , & qui se dévelopoit aussi naturellement. Ils s'entendent , ils se répondent sans précipitation , sans contrainte , sans réserve , leurs ames se touchent & se plaisent dans ce commerce mutuel. L'un ne connoît pas l'orgueil d'un bienfaiteur , l'autre ne s'allarme point du fardeau

de la reconnoissance. Ah ! il est une langue faite pour les ames élevées, elle ne s'apprend point, elle n'est assujettie à aucune règle ; les hommes les plus grossiers en apparence en font souvent les maîtres, c'est la langue du sentiment. Ils parloient à cœur ouvert cette langue sublime, & qui ne se traduit point. Entrons dit Mondor ; alors ils se trouvoient effectivement vis-à-vis un château environné de bois, & dont l'entrée avoit quelque chose d'agreste & de sauvage. Une jeune fille s'avance au-devant d'eux d'un pas modeste. Elle appelle l'Officier son cher oncle & rougit. Etonné de la présence du jeune homme, elle jette

jette sur lui un coup d'œil furtif & n'ose faire paroître son étonnement. Mondor prit son compagnon par la main, & lui dit en souriant ; tiens , voilà ma Nièce ; elle fait le bonheur de mes jours , regarde ; qu'elle est belle ! aime-la , mon ami , aussi tendrement que je l'aime. As-tu des sœurs ? — Non , Monsieur. — Que ce soit donc-là la tienne ; embrasse-la comme une sœur. Charidème s'incline profondément , salue avec grace la jeune Nièce , qui rougissoit encore plus , & l'embrasse. Que vos bienfaits sont grands ! ô mon pere , ô mon ami , vous me donnez plus que je n'ai perdu. Mais rien ne m'étonne plus

D

en vous. La jeune Nièce ; quoique veillant sur elle-même , n'avoit pû reprimer un mouvement de surprise à ce mot d'ami. Jamais la bouche de son oncle ne l'avoit appliqué en sa présence à un autre homme ; ce mouvement , presque imperceptible , fut saisi par l'œil de Charidème , qui ne pouvoit déjà plus se détacher d'elle. Au souper ( où ne présiderent point la gêne & la contrainte , trop ordinaire aux gens qui veulent s'étudier ) mais l'amitié , les graces , l'honnête liberté ; le jeune homme assis entre un ami , & déjà peut-être une Amante ; attendri ; étonné de ce nouvel état , le cœur plein d'une émotion aussi

douce que vive , laissoit couler  
 des larmes qu'il ne cherchoit  
 point à retenir. On ne donna  
 point trop d'attention à ses  
 pleurs ; on le laissa exhaler tout  
 le sentiment que lui portoit le  
 souvenir de ses malheurs pas-  
 sés ; il en fit le récit avec cha-  
 leur , s'abandonnant à tous les  
 mouvemens d'une ame pure mais  
 sensible. Il justifia éloquemment  
 son pere , n'en parlant qu'avec  
 tendresse & respect ; mais l'Of-  
 ficier l'interrompit avec ce ton  
 qui n'a rien d'offensant. Tes pa-  
 rens sont des barbares ; oui ,  
 ajouta naïvement la jeune Nièce  
 qui avoit le cœur gros & qui  
 n'osoit regarder Charidème qui  
 pleuroit. Tu as été malheureux ,

D ij



pourfuivit Mondor, tant mieux ; tu en feras meilleur ; l'adverfité eft ce qui fait les hommes ; mais, ou il ne dépendra pas de moi ; ou c'eft ici que vont commencer tes beaux jours ; c'eft ici que je veux veiller fur ton bonheur. . . Charidème, l'interrompit, mon pere, j'ai tout oublié. Des momens pareils à ceux que j'éprouve effacent des fiécles de douleurs. — Eh ! bien, n'y reporte jamais tes regards que pour accroître ta félicité. Tu vois mes champs, mes biens ruftiques, tout nous eft commun ; nous travaillerons, & le Ciel, fans doute bénira nos peines. Puis après un moment de filence ; ainfi te voilà engagé,

non à un Roi , mais à un ami ; Charidème , tu n'as pas la physionomie d'un déserteur ? — Ma résolution de porter les armes étoit prise , dois-je en changer ? Mondor hésita un moment ; non , je ne te ravirai point la gloire de défendre la Patrie , mais tu me donneras quelque tems ; fers d'abord l'amitié , les Rois ne viennent qu'après. Charidème répondit par son silence , mais leurs regards se rencontrèrent & tout fut dit. Eh ! bien Elise que dis-tu de ton frere , ( dit brusquement Mondor ) n'est-il pas aimable ? Sais-tu qu'il va demeurer avec nous , en es-tu fâchée ? Je pense que dans le fond tu pourrois bien

en être la cause : à ces mots Elise se leva , voulut prendre la chose en plaisantant , mais la plaisanterie avoit dans sa bouche un ton embarrassé qui ne manqua pas de réjouir beaucoup son oncle.

Elise avoit besoin de repos. Elle vouloit s'interroger. Son cœur étoit dans un trouble assez nouveau pour qu'elle cherchat à l'approfondir. Son étonnement ne cessoit point. Quel est donc ce jeune homme , se disoit elle ; que mon oncle appelle son ami. Lui qui aime tant à vivre seul , lui qui fuit le commerce des hommes , lui qui ne les fréquente volontairement que quand l'occasion se présente de leur

faire quelque bien ? Il accueille un jeune étranger , il agit avec une familiarité . . . . Quel changement étrange ! Je ne fais , son front est devenu plus gai , le regard de sa tendresse est tombé sur moi avec plus d'expression. Je ne l'ai jamais vu si content , quand ce seroit un fils qui reviendroit après plusieurs années d'absence . . . . Mais Charidème , il semble qu'il connoisse depuis long-tems mon oncle , tout ce qu'il dit se rapporte parfaitement à son caractère , à sa façon de penser. Ils se devinent sans effort , comme si une longue habitude . . . . Cependant à ces mots , *regarde-la comme ta sœur*. Charidème s'est troublé.

Il est beaucoup moins à son aise lorsqu'il m'adresse la parole. Quelques-unes de mes réponses l'ont même interdit. Quel mystère cache cette aventure ? Seroient-ils tous deux d'accord ? Charidème est jeune. Mon oncle voudroit-il m'éprouver ? . . . Non , il m'estime , & il est incapable d'un tel artifice. Mon oncle connoît les hommes , il lit au fond de leurs cœurs. Soyons en assurance ; puisqu'il accorde sa confiance à Charidème , il faut bien , je le pense , qu'il soit vertueux , pour le moins , autant qu'il est aimable.

De son côté, Charidème avoit peu dormi. Mondor & la charmante Elise avoient occupé  
toutes

toutes ses reflexions. Il remercioit le ciel du bonheur d'avoir rencontré un cœur. Il ne connoissoit point cette fausse délicatesse qui se refuse aux bienfaits d'autrui par un sentiment d'orgueil. En les acceptant il s'imposoit le devoir de les mériter, & il se livra tout entier au charme qui l'environnoit. L'aurore luit à peine, qu'il court au lit de son bienfaiteur. Mes vœux prévientront votre lever (dit-il en entrant), o mon pere, combien je vous dois & comment m'acquitter envers vous ! que ce jour & tous ceux qui doivent lui ressembler vous soyent heureux — Ah, ah, te voilà de bon matin. Tu ne ressembles pas

E



à ces hommes malheureux livrés au luxe qui perdent dans un tombeau les plus belles heures du jour. Viens respirer la fraîcheur etherée , rien n'est plus salutaire à la santé : la renaissance du jour repand sur la terre les germes de la fécondité , & le souffle pur des zéphirs y renouvelle la vie & la joye. Vois tu le lever majestueux du soleil ? il m'est toujours nouveau ; tu dois gouter avec transport ce spectacle sublime & ravissant , car la nature n'existe que pour les bons cœurs , eux seuls sont émus , touchés , attendris , lors que les autres demeurent froids & insensibles. Vois ces animaux que la barbarie de l'homme a rendus timides.

Vois les s'égayer sur l'herbe humide de rosée. Ils jouissent de toute leur liberté , ils ne me fuyent pas, je ne les tue point par forme de divertissement ; mes mains n'ont jamais ensanglanté la terre , qu'aux combats ; là malheureusement c'est un devoir , & ce n'étoit point à moi d'examiner des droits embrouillés quand la patrie m'appelloit. Mais massacrer des animaux innocens qui ne sont pas nos ennemis , non , nous n'avons pas le droit d'être leurs tyrans & les plaisirs d'un homme ne doivent point être cruels , ami , tu ne vas point à la chasse — jamais autant par maladresse que par an-

tipathie — je t'entends , le mal n'est pas aisé à tout le monde. Elise repose encore : descendons au jardin ; il est orné sans art , la nature livrée à elle même , y étale son luxe & son désordre énergique. Son libre cizeau a façonné les choses à son gré & elles n'en font que mieux. Que je hais cette fatigante simetrie qui gâte la parure de la terre par la triste contrainte ! On ne voit plus de hautes futayes. On compose de petits parterres charmans bien compassés & bien ennuyeux. Les jardins sont l'azile du plaisir. Le corps s'y delasse , l'esprit s'y distrait. Il faut donc y trouver cette négligence qui produit mieux que les miracles de l'art cette

voluptueuse rêverie qui fait le charme & les délices des promenades. Il faut que le concert des oiseaux, que les ombrages des bois, parlent au cœur de l'homme & lui retracent ces temps heureux où la nature n'étoit point captive. Le soleil se leve, quelle pompe, quelle magnificence ! de quels rayons purs & doux il dore ces bosquets, comme il argente ces ruisseaux qui semblent s'éveiller dans leur lit de verdure ! que la touchante harmonie de tant d'être sensibles chatouille agréablement l'oreille. O puissant créateur, O bon maître ! sois béni à jamais ! heureux celui qui a un cœur capable de sentir. Il porte en ce moment l'hommage de

son amour au trône de l'éternel. Ils se promenerent quelques tems en silence , tous deux livrés à la douce contemplation des beautés de la nature. Mondor reprit la parole & dit , ami nous devons vivre ensemble : je veux que tu sois instruit des particularités de ma vie. J'ai servi ving-sept ans. J'avois un frere , il est tombé à mes côtés à la bataille de \*\*\*. Je l'ai embrassé tout sanglant ; son flanc étoit déchiré d'une blessure mortelle ; il ne pouvoit mourir, & le cri de sa douleur invoquoit ma main pour précipiter l'instant de sa mort. Dès ce moment j'ai détesté les combats , mais fidele à la voix du devoir

& de l'honneur, je n'ai point cessé quoiqu'en gémissant de marcher contre les ennemis de la patrie. J'avois toujours devant les yeux l'image sanglante de mon frere : j'ai cherché la mort. J'ai reçu deux coups de feu plus douloureux qu'elle... Un poste illustre vint à vaquer il m'étoit dû; on me fit un passe-droit. Calme & tranquille, je remerciai sans haine & sans colere. Telles sont les loix tacites que suivent les militaires. Dans ma jeunesse le monde m'a séduit; je me suis livré à son tourbillon, mais tant d'objets divers l'un par l'autre effacés enflamment & derégient l'imagination. Fatigué de ces vains plaisirs je fus défa-



busé ; je ne vis plus dans ce cercle du caprice & de la fantaisie que des fantômes qui n'avoient aucune réalité & j'éprouvai un vuide insupportable. Je cherchai la solitude ; & je connus la nécessité de vivre avec soi-même pour vivre heureux. Il me manquoit un ami ; avois-je dû le trouver parmi les mensonges perpetuels de ces sociétés peuplées d'imposteurs , où l'on convient de se jouer les uns les autres , où toutes les offres de service & les protestations d'amitié servent souvent de voile aux haines les plus envenimées ? je t'ai vu , & j'ai reconnu sur ton front l'expression de l'ame qu'il falloit à la mienne ; les ta-

lens de l'esprit, les vertus du cœur répondent certainement aux traits du visage, mon œil a souvent observé ces rapports; & j'ai lu que nous serions amis. Nos âges sont éloignés, mais ils se rapprocheront par la confiance, la franchise, la candeur; par tout ce qui lie les âmes honnêtes. Ne redoute point en moi un observateur chagrin ou sévère, ma sagesse fera ce qu'elle doit-être, pour se faire aimer avec fruit; elle sera douce, facile, indulgente, surtout point de secrets pour nos cœurs, ce plan sera des plus favorables à la vie heureuse que nous devons mener. Il n'est rien de plus doux que de paroître ce que l'on est;



de là naît la paix de l'ame ; cette paix qui répand une nuance agréable sur tout ce qui nous environne. Puis faisant une pause... La vertu, ami, est l'harmonie de nos pensées & de nos actions, & il faut-êtr d'accord avec soi-même si l'on veut porter un œil satisfait vers la route celeste. Comment gouter le repos lorsqu'une guerre intestine exerce ses ravages au fond de notre cœur ? soyons bien avec nous même, alors ce principe intérieur qui nous guide ne trouvera plus d'obstacles : lors que nous l'écoutons, il nous enseigne tacitement ce qui est bon, juste, grand, honnête ; alors nous nous formons

un cœur généreux conforme à l'ordre , à cette harmonie qui doit regner entre les êtres sensibles ; ce cœur souffre du malheur d'autrui ; il s'identifie avec les infortunés , il s'enflamme pour le bien universel , & s'il en avoit la puissance , ce seroit lui qui repareroit les défords de la nature..... Mondor se tut , & reprit d'un ton moins élevé & plus doux ; j'ai aimé , non en esclave , mais en homme tendre & libre à la fois ; la beauté qui me captivoit ne s'enorgueillissoit point des fers que je portois. La mort a séparé les plus beaux nœuds que l'amour ait jamais formés. Depuis , j'ai fui avec soin ce charme brulant qui

trouble & seduit la raison. Viens à moi , charme pur de l'amitié , toi qui touches le cœur sans l'égarer , toi qui consoles de la perte des autres biens ; viens présider à mes derniers jours ; qui peut égaler cet intérêt mutuel qui réunit deux cœurs..... je pense comme vous , s'écria Charidème , l'amour est je crois bien dangereux , l'amitié est plus douce , plus égale & plus faite pour le bonheur : ah mon pere !

Il faut ici se figurer un jeune-homme plein de feu & de sentiment , s'enflammant avec toute la candeur & la vivacité de son age pour se faire un juste portrait de Charidème. Plein d'enthousiasme auprès de son ami ,

son front rayonnoit , il écoutoit ses leçons sublimes, il satisfaisoit son goût pour la vertu. Cette journée se passa dans ces entretiens solides où ils acheverent de déployer & de confondre les trésors de leurs ames. Elise qui étoit la raison même parée des mains des graces, ne haïssoit pas la gravité du jeune-homme qui aimoit à penser. Elle l'en estima d'avantage. Elle préfera ce ton noble & même un peu austere, à ce fade & brillant jargon, partage d'une folle jeunesse amoureuse de son ignorance.

Mais après la philosophie ; l'amour avoit son tour. Il étoit loin de perdre ses droits. Le soir, seul , environné de l'image d'E,



lise , Charidème répétoit mille fois son nom ; ses reflexions devenoient des sentimens ; il se rappelloit ses paroles , ses gestes , ses moindres regards ; que ses graces sont touchantes disoit-il ; quel melange heureux d'ingenuité & de finesse ! oui , je l'aime , il n'en faut plus douter. Quel charme est repandu dans l'air que je respire ! ô séduisante Elise qui te voit , qui t'entend , sera idolatre de tes charmes : mes pensées voltigent autour de toi & ne peuvent déjà t'abandonner ; quoi dans le même lieu où l'amitié a surpris mon cœur , l'amour me frapperoit de tous ses traits ? ces deux sentimens qui me sont si

chers semblent vivre l'un par l'autre , mais il en est un , qui va troubler le bonheur que me préparoit l'autre. Charidème s'endormit en rêvant à Elise & un songe riant vint enchanter son sommeil.

C'est Mondor qui le lendemain éveille son ami. Leve-toi promptement lui dit-il ; je t'annonce une belle partie de plaisir , nous avons aujourd'hui une bonne action à faire ; viens partager avec moi les soins que tout homme doit à l'homme infortuné. Un accident vient d'arriver à un pauvre payfan qui souvent a travaillé pour moi ; il languit dans les souffrances & sans secours au milieu d'une famil-

le qui n'a que des larmes à lui donner ne differons pas. Jamais Charidème ne s'étoit habillé plus précipitamment ; il suivit son généreux conducteur. Ils entrèrent dans la cabane du malheureux, qui étoit étendu sur un lit de douleurs gémissoit, & vouloit dérober ses souffrances à quatre enfans qui pleuroient. La présence de Mondor n'étonne point cette obscure famille , ses bienfaits ne causent aucune surprise : l'étonnement de l'infortuné que visite le riche est plutôt un reproche qu'un hommage. Mondor ne se croit pas dispensé de soulager l'humanité souffrante en répandant quelque piéces d'argent ce sont ses soins qu'il prodigue,

ces

ces soins que rien n'achete ; il prépare de ses mains le remède convenable à ses maux : ses mains guerrières le soulèvent, le tournent , ménagent sa douleur & semblent prévoir ses moindres besoins. Sa voix consolante lui fait envisager un terme à ses souffrances ; il est éloquent parcequ'il est pénétré ; ses paroles sont un baume qui tranquillisent l'ame & endorment ses douleurs. Charidème ému, attendri, bruloit d'imiter ce héros ; il étudioit avec attention son ingénieuse adresse ; jaloux, il lui disputoit la gloire de ses travaux. O mon pere s'écrioit-il par intervalle & toujours en agissant , ô si seule-

ment la centieme partie des hommes vous ressembloit..... le respect, l'attendrissement, la reconnoissance étoient peints dans tous les regards de cette pauvre & honnête famille : deux enfans en bas age paroissoient même sensibles à ce grand événement. Charidème vouloit retenir ses larmes & pleuroit. Quelques-fois, il étoit tenté de se prosterner aux genoux de Mondor & de lui rendre le public hommage que la sensibilité doit à l'héroïsme. Mondor autour de qui on se précipitoit ne sembloit pas voir les transports qu'il excitoit ; je reviendrai demain mes amis, séchés vos pleurs ; je vous promets l'entiere & parfaite guéri-

rison de votre pere : il partit  
& on le combla de bénédictions

Charidème gardoit le silence ,  
il recueilloit son ame comme  
pour la former sur ce beau mo-  
dele. O mon pere s'écria-t'il  
comme revenant d'une longue  
extase , je vous devrai ma ver-  
tu , quel exemple ! ami , lui ré-  
pondoit Mondor , n'étouffons  
jamais cette voix douce & puif-  
fante qui nous commande de  
faire le bien ; tous les hommes  
qui l'écoutent ont du gout pour  
la vertu ; mais celui-là seul me-  
rite le titre de vertueux qui a  
le courage d'exécuter tout le  
bien qu'il conçoit. La vertu , ne  
le déguifons pas , exige quelques  
efforts. Elle consiste à dompter



ce malheureux intérêt qui nous rappelle sans cesse à nous mêmes. Elle consiste à vaincre cette inertie qui nous endort sur les maux d'autrui , à nous élan- cer par le sentiment vers le bien général. Quelque satisfaction qu'il y ait à adoucir les maux des infortunés , à verser la consolation dans les ames affligées, peu d'hommes ont le courage de goûter ce plaisir, mais dès qu'il s'est fait sentir, on le préfère à tout autre. Dis moi , ton cœur n'est-il pas content & satisfait — oui, mon pere, il n'est point de volupté plus délicieuse que celle de faire le bien. Heureux le cœur qui connoit la douce emotion de la pitié, qui

ne s'endurcit point aux malheurs de ses semblables. Que le Dieu qui m'entend me donne la force de secourir tous mes freres. Nous avons consolé un pere souffrant, nous avons donné du pain à une famille abreuvée dans les larmes, nous venons d'arracher à la misere & peut-être au desespoir les plus fideles serviteurs de la patrie... oui, mon ami, voilà ce que j'appelle servir le Roi & l'Etat. L'homme humain & généreux est le plus digne soldat qu'ils puissent avoir.

Le diné étoit prêt lorsqu'ils arriverent. Elise avoit disposé le couvert du jeune-homme d'une autre maniere que la veille, il

étoit à côté d'elle & non plus en face ; tu as changé la place de notre ami dit Mondor, oui mon oncle répondit-elle, d'un ton qu'elle voulut rendre ferme & qui étoit un peu troublé. Le jeune-homme intrigué cherchoit & craignoit de rencontrer ses regards ; il se trouvoit plus à son aise à ses côtés , mais sa main timide & circonspecte fremissoit de toucher la sienne ; il vouloit deguïser son embarras , il en augmentoit ; il parloit & sa voix étoit peu assurée, mais quelle expression touchante elle avoit ! comme les accents d'un cœur neuf percent & se font entendre ! il rougissoit & confus de

rougir, il commençoit des mots fans suite. La jeune niece d'un air d'autant plus libre , plus aisé que celui de Charidème étoit contraint , lifant fon triomphe & déguifant fa joie , animoit & foutenoit la converfation. Fièrre de fon empire , elle en profitoit & jouiffoit fecrettement de cette gêne timide de l'amour , qui annonce un cœur innocent. Elle tiroit avantage de cette afcendant que la nature a donné aux femmes & qui leur inspire cette fierté décente & légitime qui commande nos hommages. Elle enhardiffoit le timide Charidème par tous ces petits riens auxquels l'amour donne un prix infini , elle cachoit la flamme

qui voloit dans son sein sous un air de gayeté ; & le jeune-homme que l'expérience n'avoit pas instruit , ne la croyoit que vive , enjouée , & étoit loin de soupçonner que tant de legereté put servir de voile à la tendresse.

Mondor qui pénétoit le cœur de sa niece mieux qu'elle ne penetroit le cœur de Charidème , l'interrompit assez brusquement. Ami , tu as été content de ta matinée , il faut achever notre journée ; allons visiter nos biens , c'est l'économie qui est la mere de l'abondance & des vrais plaisirs ; fais-tu que nous avons beaucoup tardé ? le-jeune homme s'éloigne.

s'éloigne à regret ; malgré sa vertu il soupire de l'absence d'un demi jour. Ils prennent un chemin opposé à la route qu'ils avoient tenue le matin ; ils arrivent à une vaste plaine où l'on faisoit la récolte. Chaque moissonneur parloit au Comte avec l'honnête assurance d'un homme qu'on n'a point avili. On pouvoit aisément discerner qu'ils aimoient leur Maître en même-tems qu'ils le respectoient. Le Comte prend une faucille , en donne une autre à son Compagnon ; travaillons, lui dit-il , avec ces hommes ; notre oisiveté seroit en leur présence un crime. Les voilà qui abattent les épics dorés qui tombent en



foule. O Sainte Providence ; s'écrioit l'homme sublime ; la Terre est la table de tes bienfaits ; si tu permets que je recueille , c'est , sans doute , afin que je partage avec mes frères indigens ; ils travaillèrent sans relache jusqu'au soir , & leur exemple fit plus que n'auroient pû faire leurs ordres. Charidème se trouva fort las. Ami , lui dit Mondor , tu n'es pas des plus adroits , mais tu as du courage , avec le tems tu feras un habile moissonneur. Que dis-tu de ta journée , en regrettes-tu l'usage , as-tu des remords d'un tems ainsi écoulé?—Non, Dieu-merci , mais me voilà rendu. — Eh ! bien , nous coucherons

dans cette chaumière , aussi-  
 bien , il est trop tard pour  
 retourner au Château , & les  
 jambes sûrement te manque-  
 roient. — Mais votre Nièce ,  
 Monsieur , sera fort inquiète ;  
 ne craignez - vous point . . . . .  
 Bon , je ferai partir un de ces  
 hommes. — Ils sont , je crois ,  
 aussi fatigués que je le suis. —  
 Tu crois. Eh ! bien , toi qui es  
 bon , voudrais - tu par humanité  
 leur en épargner la peine & te  
 charger de la commission ? Elle  
 est pénible , mais tu en aura  
 plus de mérite. Le jeune hom-  
 me sourit & embrassa son ami.  
 Oh ! retournons au bon gîte de  
 notre vieux Château. — Com-  
 ment , te voilà tout-à coup ra-

jeuni. J'en suis charmé ; car , après tout , j'aurois perdu le plaisir de souper avec ma Nièce ; la pauvre enfant auroit été fort allarmée ; tu devines tout. — Il seroit cruel de lui causer le moindre chagrin. — Ainsi qu'à toi , mon cher Charidème , viens , nous souperons beaucoup plus joyeusement avec elle.

Le soleil se couchoit ; Charidème précipitoit ses pas ; doucement , lui disoit le Comte ; tu arriveras trop tôt , tu ne jouiras point de son inquiétude. Vois-tu le Disque enflammé du Soleil qui s'enfonce sous l'horizon & tous ces nuages d'or qui accompagnent le coucher de cet Astre superbe. Dans un

instant , toutes ces couleurs radieuses vont disparoître , & d'épaisses ténèbres regneront dans ces mêmes plaines que tu vois étincelantes ; ainsi s'évanouissent les illusions du plaisir . . . . Oui , la Nature est fort belle , répondit Charidème avec une espèce d'impatience , mais elle est toujours la même. Elle ne fait que recommencer tout ce qu'elle a fait hier. Elle élève , sans doute , l'esprit , mais elle laisse le cœur vuide. L'univers est muet , que dis - je il vient triste lorsque notre cœur troublé ne répond pas à sa secrète harmonie , il n'appartient qu'au cœur heureux de contempler la Nature & de la trouver ravissante , & je con-

(78)

nois quelque chose de plus admirable , de plus beau que le Soleil & que la voûte du Firmament ; c'est . . . le front d'une femme aimable & vertueuse. — Oui , tu as raison , une femme qui réunit la beauté & les mœurs , est le plus rare ornement de la terre. Elle plaît , elle intéresse , elle attache dans ses moindres actions , elle pénètre nos cœurs d'une nouvelle vie , & si elle nous sourit , c'est alors que l'azur des Cieux est plus vif , que le coloris de la Nature charme nos yeux , n'est-ce point cela que tu voudrais dire ? .... Oui. — Ne rougit point , mon ami. A ton âge , il ne faut désespérer de rien ; tu es jeune , sensible , hon-

nête. Si tu aimes , tu ne peux manquer d'être aimé. Le vrai secret pour captiver un cœur est d'être soi-même très-sincèrement épris. Je ne ferai point un stoïcien ridicule , qui dans un âge tranquille ferai parade d'une vertu qui ne me coûteroit guères. Je te dirai , livre ton cœur à l'amour , si l'objet en est digne ; mais aussi ne te rends point l'esclave d'une femme. Sacrifie pour elle ta vie , s'il le faut , & non ta liberté. Si elle veut t'assujettir , au lieu de te toucher , défie-toi de ses charmes , ils sont trompeurs ; qu'elle ait tout l'ascendant de son sexe , mais qu'elle n'usurpe point un autre empire. Si elle veut te



façonner à son joug , elle ne t'aime point. J'avouerais qu'il regne dans le commerce de ce sexe enchanteur une douceur, un agrément , une délicatesse qu'on ne rencontre point ailleurs ; mais aussi que de filets tendus pour nous surprendre ! ne t'amollis point dans leurs petites passions , n'effemine point ton ame en épousant leurs petites idées souvent minutieuses , à force d'être fines. Vois leurs caprices comme un effet de leur sensibilité. Leurs défauts sont voisins de plusieurs vertus , & ce n'est pas à ton âge qu'on doit voir les premiers. Le sentiment est par excellence leur partage. Elles connoissent l'attachement,

la constance , la foi ; & j'en ai vues dont la fermeté monta jusqu'à l'héroïsme. Le véritable amour est l'honneur de la Nature humaine ; c'est une passion généreuse qui modere toutes les autres ; elle rend l'esprit plus clair-voyant & plus doux ; elle nous instruit sur nos travers ; elle réforme nos préjugés. A sa suite marchent l'humanité, la tolérance ; il n'est point de meilleur Maître pour nous rendre équitables & modestes. Malheur à qui n'aime point , à qui n'a jamais senti cette portion de sentiment se développer pour son bonheur & pour le sage accomplissement des vues de la Nature. Je doute que le mon-

de soit autre chose pour lui qu'un vaste désert , un lieu d'exil & de tristesse , où l'ennui flétrit ses jours & dévore son existence. L'amour augmente la joye , l'amour diminue les chagrins de la vie , & l'union des cœurs émouffe les traits de la mauvaise fortune & jusqu'à ceux de la douleur.

Charidème trouvoit ce panegyrique de l'amour encore bien foible au prix de l'idée qu'il s'en formoit. Il n'avoua pas qu'il aimoit. Le moment n'étoit point encore venu. Le Comte ne vit point dans cette retenue un manque de confiance , mais seulement l'honnête modestie d'un cœur délicat qui trembloit

d'abuser des droits de l'amitié. Il respecta cette noble sensibilité , & ne parut point vouloir exiger l'aveu de ses feux secrets.

La nuit étoit déjà assez avancée , lorsqu'il entrèrent au Château. La jeune Nièce exprima ses tendres allarmes du ton le plus touchant. Elle avoit tremblé pour son cher oncle , en voyant la nuit & songeant aux chemins détournés qu'il falloit tenir. Trembler pour mes jours, reprit Mondor d'un ton élevé, lorsque je suis avec mon ami ! Eh ! ne fais-tu pas qu'ensemble nous sommes invincibles. J'aurois volontiers passé la nuit chez notre bon Fermier ; mais Mon-

sieur a voulu absolument revenir ici , & cela uniquement pour souper avec toi. Il ne peut déjà plus coucher que sous le même toit. Charidème qui ne s'attendoit point à ce trait , voulut s'excuser ; il enfila des mots sans suite avec une mal-adresse des plus palpable , & Mondor rit beaucoup de son grand embarras.

Les yeux d'Elise pétilloient de joye : pour le bon Charidème ses mouvemens avoient une vivacité inquiète. Il alloit , venoit sur les pas d'Elise sous prétexte d'être officieux. Mondor l'exhortoit malicieusement à demeurer assis , le raillant sur sa lassitude. Il prit enfin la plaisan-

terie de bonne grace. A table ; Mondor alluma cette veine de gayeté par le récit de leurs travaux. Il parodia l'air emprunté de Charidème ; & non content de ce portrait ressemblant , il engagea son ami à confirmer de vive voix toutes les erreurs de son impéritie. Le jeune homme en riant fit un détail fort comique , où il mit une chaleur , un intérêt un enjouement particulier. Emporté par le desir de plaire , enflammé par le sourire charmant d'Elise , il ne tarissoit point , déployant toute son imagination & de la meilleure foi du monde. Elise sentoit bien que c'étoit sa présence qui donnoit tant de vivacité



à son Amant. La plus severe beauté jouit sans remords du spectacle des transports qu'elle inspire. Le Comte se recueilloit pour admirer les élans de cette ame vive & pure qui se livroit toute entiere au délicieux sentiment de sa joye. En sa faveur, il prolongea le tems où il se retiroit. Cependant les heures s'écouloient, Charidème n'y faisoit aucune attention. Le Comte le tira par la manche, ami, lui dit-il tout bas, tu fais le plaisir qu'on goûte à la fin d'une journée dignement employée, & ce pauvre payfan.... Eh ! mon pere, s'écria-t-il tout haut ; demain, laissez-moi faire ; mon zèle rendra mes soins plus

actifs & plus sûrs. Je veux égaler votre adresse , & faire tout pour mériter un seul regard d'Elise. Il ne sentit point dans son transport la force de ces derniers mots.

Qui n'a point éprouvé qu'après des momens délicieux , l'ame demeure encore étonnée des sensations qu'elle vient d'éprouver ; si le sentiment qui nous domine alors est moins passionné , il est plus doux , plus pénétrant. Elise attendrie , agitée , marchoit dans sa chambre d'un pas incertain. Elle étoit tombée dans un fauteuil , & se couvrant le visage des deux mains elle se disoit. Le moment fatal que j'ai tant redouté seroit-il

arrivé... aimerois-je... quoi tout à coup mon cœur surpris... oserai-je me l'avouer... jamais jeune-homme n'a fait une si vive impression sur mon cœur. Charidème ! il a un air de candeur qui annonce une belle ame. Tous ses transports sont vrais. Sa joie est naïve ; elle a éclaté... cependant il est naturellement grave & même mélancolique... pourquoi est-il tour à tour si vif & si sérieux... mais puis-je me le dissimuler, il étoit animé par le désir de me toucher. J'ai surpris ses regards & tout modestes qu'ils sont, ils ont une expression si touchante.... tout est donc changé, cette vie paisible que je menois, va devenir

nir

nir tumultueuse. On a tout à craindre de l'amour ; c'est un sentiment vainqueur & redoutable. J'éprouve déjà une mélancolie qui m'étoit inconnue. Ah sous les éclats de la gaieté mon cœur n'étoit pas plus tranquille que le sien..... qui l'eut dit qu'en cette retraite paisible & solitaire, loin des amusemens du monde, un objet fatal viendrait m'attendrir & troubler le repos de ma vie..... oh, je vais croire à la destinée.. Charidème ! il me parle sans m'adresser la parole je remarque dans ses accens, ce qu'il y a de passionné & de secret... je l'ai écouté avec plaisir, ah je suis en danger!... s'il pou-

H

voit partir... je fremis... je ferois plus à plaindre encore; du moins cachons avec le plus grand soin la fatale passion qui m'agite, qu'elle n'échappe point de ce cœur oppressé, qu'il se brise plutôt & que la mort le frappe avant que mon secret... mais, o Dieu donne moi la force de pouvoir le lui cacher.

Ainsi l'amour pénétroit de ses feux cette ame fiere & tendre. De son côté Charidème qui craignoit de commettre l'ombre d'une faute, avoit réfléchi sur sa conduite; il sentit qu'il s'étoit trop avancé la veille; un amour extrême connoit l'extrême délicatesse; il redoutoit d'avoir offensé par son indiscretion

celle qu'il adoroit : il lui échappoit de ces monosyllabes qui font le cri d'une passion contrainte. Mondor le trouva triste le lendemain ; il en favoit bien la cause mais il respecta sa douleur.

Arrivé sous le toit rustique où gissoit le malade ; Charidème dit ; o mon pere ; laissez moi agir seul , vous me l'avez promis ; jugez votre eleve digne de cet honneur. Brulant de zèle , inspiré par l'amour de l'humanité , Charidème est habile , sa main est plus souple , plus adroite ; il n'a de vie & d'ame que pour soulager cet infortuné ; il jette de tems en tems un coup d'œil sur le Com-

H ij





te & puise dans ses regards les connoissances qui lui manquent; le Comte se détournoit pour effuyer une larme qui venoit inonder sa paupiere. L'homme est né bon disoit-il en lui-même la générosité repose naturellement au fond de son cœur il ne s'agit que des moyens de le mettre en exercice ; c'est l'exemple qui développe ce sentiment sublime & la bonté est une vérité si aimable qu'elle se communique sans effort. Notre apprentif héros après avoir pansé la blessure du malheureux payfan, croyoit rejoindre promptement Elise , mais on vient leur annoncer qu'un autre infortuné à deux lieues de là at-

tendoit leurs secours & que ces secours étoient pressés. Le Comte récompensa le courier comme d'un avis important. Allons mon cher Charidème ; allons je te permets de gémir si tu le peux, mais accomplis tes devoirs, que seroit la vertu, si elle ne coutoit aucun sacrifice ? tu vois ma profession j'exerce dans les environs l'art de guerir les maux de mes semblables ; dix années d'étude & d'expérience m'ont fait découvrir ce qui se dérobe trop souvent aux yeux intéressés des gens de l'art, ils voyent d'un œil indifférent les remedes les plus surs & les plus prompts je n'ai plus l'honneur de servir la

patrie , mais j'ai promis, non devant le tribunal des hommes , mais devant le tribunal de mon cœur , de me] devouer tout entier aux soins de secourir l'humanité souffrante ; tu es mon fils, dès cet instant le même serment t'engage, marchons. Mondor hâte sa course , son ami le suit , pour cette fois on ne revint pas au bon lit du Chateau ; la distance étoit trop éloignée. Charidème étoit reveur , chagrin , inquiet. Qu'avez-vous lui disoit le Comte avec douceur, après des travaux aussi satisfaisans peut-on connoître d'autre sentiment que celui de la joie ? Charidème, écoutez, vous devez m'ouvrir votre cœur ; est-ce

avec moi qu'il faut avoir quelque reserve... mon ami , ne vois point en moi l'autorité d'un pere , mais plutôt l'ame d'un frere tendre ; je fais... oui, vous méritez ces deux noms si chers à mon cœur dit Charidème en se précipitant à ses genoux , mais je veux , ou plutôt je dois vous quitter,.... votre maison est pour moi un séjour douloureux & brulant. Oui je crains d'abuser de l'amitié, que fais-je de devenir coupable , de manquer à mon bienfaiteur , l'avenir m'effraye , je redoute mon propre cœur ; je le connois il est né sensible mais extrême. Suis je fait pour tant de graces , de beauté , de vertus ?

moi , malheureux , rejeté de ma famille , errant..... & qui fans vous... ah , mon pere , mon ami , je ne vous en aimerai pas moins , mais permettez que je me dérobe à une passion qui toute pure qu'elle est , offense fans doute les loix , les délicates loix de l'hospitalité ; l'absence & le tumulte des camps..... tu l'estime donc bien redoutable , interrompit en riant Mondor , tu penses que ma niece est déjà un peu éprise de toi , Charidème resta muet. tant mieux si elle t'aime poursuivit le Comte, c'est justement ce que je desirois de tout mon cœur ; en aimant ma niece ; tu aimes la vertu personifiée ; & tu ne peux être  
coupable

coupable à mes yeux ; ton cœur est droit puisque tu trembles sur toi même ; c'est une sage & salutaire méfiance ; mais rassure toi tu es sous l'œil d'un ami vigilant & sévère, & lorsque tu reconnois le danger, ce n'est point pour y tomber. Elise est l'honneur de son sexe, rends toi digne d'elle. Si ton amour ne l'offense point, pourquoi voudrois tu qu'il m'offensât. Je desire sincerement ton bonheur ainsi que celui de ma niece, mérite & obtiens son cœur ; ce seroit peu de la toucher, & même de l'attendrir, il faut que tu l'amenes à ce moment où l'aveu de sa bouche autorisera les vœux que tu dois lui pré-



senter ; avec quel transport alors, je presserai dans mes bras celui que je regarde déjà comme mon fils.... il garda le silence un instant & reprit. Ces nœuds fortunés repandront mille douceurs sur la fin de ma carrière. Elle doit s'embellir des rayons de ta félicité : ne démens point ta candeur, ta sensibilité, ton ame & sois toujours vertueux afin d'être toujours heureux. Ma niece héritera peut-être de cette tendre simparchie qui m'a parlé si vivement pour toi ; & le Ciel te destine à relever ma maison. Charidème sauta à son col ; ah ! mon pere ce nouveau bienfait ne peut ajouter à ma reconnoissance ;

soit que l'amour me favorise ;  
 soit qu'il me rejette ; je ne vous  
 quitte plus. Je vous consacre  
 tous les instans de ma vie ; heu-  
 reux d'habiter sous votre toit, le  
 sanctuaire de toutes les vertus.

Quelle plume pourroit ren-  
 dre tous les divers mouvemens  
 d'un cœur aussi sincère ? ils  
 étoient rapides, emportés & bru-  
 lants. Tout en lui respire l'amour,  
 l'honêteté, & ses yeux ont cet  
 éclat doux & perçant qui fond  
 la glace des cœurs les plus re-  
 belles. Comment peindre les  
 graces enflamées d'Elise, le  
 doux tumulte qui se glisse dans  
 ses veines & toutes les scènes  
 agréables que l'amour fut ame-  
 ner & varier. Tantot une tendre

rêverie l'occupe , tantôt une joye vive & soudaine s'eleve dans son ame , semblable à un éclair qui perce tout à coup le sein d'un nuage ténébreux. Jamais amant ne fut plus aimable , jamais amante n'eut tant à combattre. Elise favoit très bien que l'amour est un enfant qui vit de peu de chose , mais enfin qu'il ne faut pas absolument fevrer. Sa prunelle legere , éloquente , aussi mobile que sa pensée erroit quelque fois sur le jeune Charidème & puis se détournant avec rapidité ne lui laissoit que l'avant gout d'une volupté divine. Il est un artifice permis , ou plutôt qui n'en merite pas le nom. On peut en

vifager les caprices d'une amante, comme les combats d'un cœur que la fierté & que la tendresse fe disputent tour à tour. On ne peut nommer fauffeté les retours d'une pudeur qui fait le charme d'un amant, même en le défefperant quelquefois. Souvent une amante ignore elle-même, les mouvemens de fon cœur ; & je crois que les momens les plus feveres tournent enfin au profit de l'amour.

Six mois s'écoulerent, où Elife parut fous vingt formes diverfes & toutes plus charmantes, les unes que les autres. Ces métamorphofes étoient celles d'une amante prête à fe voir défarmée par les foupirs d'un amant

& ceux de son propre cœur. Un ruisseau limpide qui, se promène mollement, mais avec lenteur dans les sinuosités d'un doux labyrinthe, parvient malgré tous ses détours au bassin fleuri qui l'attend & le reçoit avec transport. Ainsi l'amour use de mille artifices ; il avance, il revient sur ses pas, il se plaît à errer jusqu'au moment heureux où il se précipite. Que le masque qui le déguisoit, pese alors à sa riante enfance ! un soir la fière & tendre Elise ne put repousser le charme invincible qui s'empara de son cœur. Son amant étoit à ses côtés, pressant ses mains dans les siennes dans un énergique silence. Epuisé de

tendresse , il alloit succomber sous la violence de son amour. Tout à coup, il tombe à ses genoux, avec ce regard qui peint & persuade, avec cet accent inimitable qui accuse l'injustice d'une insensible amante. Elise fut émue ; l'amour qu'elle avoit trop combattu l'emporte, sa bouche fit cet aveu si longtemps différé ; aveu charmant qui semble ravi, plutôt qu'accordé, aveu touchant qui augmente & confirme le bonheur ; que dis-je ? c'est-elle qui relève son amant & qui lui prodigue toutes les caresses innocentes, que l'amour employoit dans l'âge d'or pour enivrer ses favoris des plus pures délices. Charidème



connut cette félicité qui remplit toute la profondeur d'une ame sensible. L'espérance d'un bonheur prochain doroit l'avenir de ses rayons fortunés. Il courut aux genoux de Mondor, ah ! mon pere, l'amour triomphe, l'amour m'a fournis le cœur de la fiere, de la vertueuse, de l'adorable Elise—Je ne me suis donc pas trompé mon cher Charidème, quand mon cœur que j'ai toujours écouté, à su m'avertir en ta faveur, lorsque tu traversois à pas lents l'allée sombre de ce petit bois, où la main de la providence t'avoit conduit. Mille fois soit béni le jour qui a pu t'offrir à mes yeux. J'ai lu sur ton front ouvert l'empreinte

preinte des plus rares vertus. Songe mon ami que c'est toi qui dois me fermer la paupière... à ces mots Charidème pleura. Qu'elles tristes images dans ce jour de joie ! — Mon fils à mon âge le plaisir se confond sans effroi & se familiarise avec l'idée du trépas. Je n'ai plus qu'à me louer de la vie ; je n'ai plus qu'à sourire aux approches de la mort. Mes yeux avant de s'éteindre, auront vu les deux cœurs que j'aime, unis des mêmes nœuds, doubler leur félicité après l'avoir méritée. O Dieu ! après ce trait de ta bonté dispose de mes jours comme il plaira à ta justice ; je t'invoquerai toujours comme l'être su-

prême & bon qui veille au bonheur de sa moindre créature. Mon fils ! tu as à remplir de nouveaux devoirs ; époux ; bientôt pere.... n'es-tu pas effrayé — non, le véritable amour enseigne toutes les vertus ; je les apprendrai de la bouche d'Elise & de plus j'ai la voix de l'amitié — Ami, c'est de ce moment que tu entendras son cri inflexible & austere. Je sens que je t'aime trop pour ne pas t'ouvrir le sentier difficile, épineux qui conduit à l'héroïsme ; que l'amour te console ; c'est désormais à l'amitié à savoir t'affliger utilement. Me pardonneras-tu, quand l'amour de ton bonheur me rendra quelquefois cruel ? Pour toute répon-

se , Charidème le ferra dans ses bras & des larmes également honorables inonderent leur visage.

Nos amans ne crurent exister que du moment où ils éprouverent cette confiance mutuelle, source des vrais plaisirs. Ah! pour les cœurs délicats que de voluptés précèdent celle qui les couronne toutes ! le devoir s'opposoit encore à ce moment fortuné. Charidème écrivit à son pere , lui exposa son bonheur & le pria de vouloir bien confirmer son choix. Il obtint sans peine son consentement. L'alliance du Comte étoit aussi honorable qu'elle étoit avantageuse. Il est vrai qu'il fut assez éton-

né, que son fils eut rencontré un aussi riche parti ; sa marâtre auroit beaucoup mieux aimé le favoriser au siège d'une ville, grimant à la brèche à travers une grêle de balles homicides ; mais , il est une main invisible qui dirige tous les événemens , & se plaît à confondre les cœurs pervers. Les deux amants furent unis par des nœuds éternels. Ils vivent aujourd'hui sous les yeux d'un oncle qui rend leur bonheur plus touchant , & qui jouit lui même de celui qu'il leur a procuré. J'ai été témoin de leur félicité & de leurs vertus , malheureusement trop étrangères à mon siècle pour que j'ose ici les décrire.

FIN.





